

Réponse à Christian Nadeau

Maurice Lagueux

Volume 30, Number 2, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008653ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008653ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lagueux, M. (2003). Réponse à Christian Nadeau. *Philosophiques*, 30(2), 445–446. <https://doi.org/10.7202/008653ar>

Réponse à Christian Nadeau

MAURICE LAGUEUX

Université de Montréal

maurice.lagueux@umontreal.ca

Je sais gré à Christian Nadeau d'avoir pris la peine, dans cette étude critique, de rendre compte assez fidèlement de nombreux aspects de mon livre, tout en parvenant à en dégager, comme il est légitime de le faire dans une étude critique, des éléments et des aspects susceptibles d'alimenter ses propres réflexions sur l'importante question qui l'intéresse pour sa part, soit celle des rapports d'une philosophie dite spéculative et d'une épistémologie de l'histoire.

Je ne m'attarderai donc pas ici à souligner les points de détail qui, çà et là, pourraient compléter le résumé qu'il en a fait ou à mettre en relief diverses perspectives laissées dans l'ombre, qui souvent auraient contribué à mieux dégager le sens des idées évoquées. Aucun résumé ne saurait rendre pleinement justice à ce qu'un auteur n'a su exprimer en moins de pages que n'en comporte son livre. Je me concentrerai plutôt sur la question qui est au cœur des préoccupations de Nadeau. Quoique celui-ci reconnaisse à diverses reprises que la distinction traditionnelle entre philosophie spéculative et épistémologie de l'histoire n'a, à mes yeux, qu'un intérêt qualifié de méthodologique, il n'en dégage pas moins la plupart des remarques critiques que lui inspire mon ouvrage vis-à-vis de ce qu'il appelle mon « refus d'inclure la démarche épistémologique au sein de la démarche spéculative », refus qui se traduirait par l'attribution d'une « autonomie théorique à la démarche spéculative ». Quelle place cette distinction traditionnelle occupe-t-elle donc dans mon propos ? Nulle part dans mon livre, je ne parle d'autonomie de la philosophie spéculative. Le mot « autonomie » n'y apparaît qu'une fois dans un contexte totalement étranger à celui qui nous intéresse ici et aucun terme équivalent ne me semble suggérer une telle autonomie. Loin de moi l'idée de laisser entendre que les philosophies dites spéculatives dont je parle, celle de Vico, qui se veut l'auteur d'une « Science nouvelle », celle de Kant, le père de l'épistémologie moderne, celle de Hegel, dont la philosophie de l'histoire s'amorce par une réflexion épistémologique sur les types d'histoire, celle de Comte, dont les vues sur l'histoire reposent sur une philosophie des sciences, ou celle de Marx, qui oppose sa conception de l'histoire à celle des historiens de son temps, aient pu se développer à l'abri de toute réflexion épistémologique sur l'histoire. Alors pourquoi me suis-je référé, ne fût-ce que méthodologiquement, à cette distinction entre la tentative toute « spéculative » de comprendre ce qui est en train de se passer dans l'histoire du monde et l'analyse épistémologique de ce qui fonde la pratique des historiens ? Tout simplement parce que mon projet était de montrer que la première entreprise, bien qu'elle soit

dénoncée avec le plus vif mépris par nombre de penseurs que je cite au début de mon livre, n'en demeure pas moins une forme de réponse à une préoccupation très actuelle. C'est d'ailleurs pour cette raison que ce livre s'intitule *Actualité de la philosophie de l'histoire*. Un tel projet ne pouvait porter sur des considérations proprement épistémologiques, parce que celles-ci — auxquelles je m'intéresse davantage, pour ma part, dans mes propres projets de recherche — sont incontestablement d'une incontournable actualité. Dans ce contexte, montrer que les préoccupations *épistémologiques* des philosophes du passé demeurent des préoccupations actuelles aurait tout simplement été d'une attristante banalité. Lorsque je me réfère dans mon dernier chapitre au débat proprement épistémologique entre réalistes et constructivistes, je ne trahis d'ailleurs nullement cette façon de voir. Ce débat, en effet, constitue un exemple — retenu à côté d'un autre portant sur l'affrontement du socialisme et du néolibéralisme — qui illustre le fait que, même à la fin du xx^e siècle, la réflexion épistémologique qui l'inspire n'échappe pas à l'emprise des questions soulevées par la philosophie spéculative. Si je ne m'intéresse pas, au même titre, aux débats épistémologiques qui ont traversé les siècles classiques, c'est que leurs indiscutables liens à des préoccupations spéculatives ne peuvent évidemment pas témoigner de l'*actualité* (pour nous) de ces dernières.

Cela dit, l'étude critique de Christian Nadeau met en relief de façon tout à fait pertinente les liens étroits qui relient ces deux champs de la recherche philosophique sur l'histoire. Or, si, comme je viens de le soutenir, mon livre ne minimise en rien l'importance de ces liens, il ne s'attache guère, pour les raisons que j'ai mentionnées, à les mettre en lumière, au risque de créer chez le lecteur la fâcheuse impression que la philosophie de l'histoire peut se développer de façon « autonome », sans que quoi que ce soit la rattache à la réflexion épistémologique portant sur l'histoire. L'étude critique de Christian Nadeau n'aurait servi qu'à prémunir le lecteur de ce livre contre les effets malheureux de cette possible mésinterprétation. Elle aurait été d'une grande utilité, mais elle fait beaucoup plus, puisqu'elle attire l'attention du lecteur sur les contributions de nombre de penseurs auxquels — compte tenu des limites que j'ai, peut-être indûment, imposées à mon modeste ouvrage — je ne me suis nullement référé, malgré l'immense intérêt de leurs vues philosophiques sur l'histoire.

J'aimerais néanmoins apporter encore deux précisions. Christian Nadeau affirme que la philosophie spéculative de l'histoire se réduit pour moi à une téléologie — un concept que j'emploie à quelques reprises dans des contextes très circonstanciés. Ce qui est certainement vrai, c'est que je présente les philosophies « spéculatives » qui sont au cœur de mon propos comme autant de tentatives, de la part de penseurs de diverses époques, visant à répondre à une question presque incontournable, soit celle de savoir ce qui est « en train de se passer dans le monde » qui fut le leur. J'ai précisé à ce propos que ceux qui se sont engagés dans ce genre d'entreprise

ont généralement cherché à dégager quelque chose comme la *signification* d'événements jugés décisifs, faute de pouvoir répondre à cette question à partir d'analyses strictement causales. Chez les théologiens et chez certains philosophes de l'histoire, cette recherche de signification s'est exprimée en termes explicitement téléologiques; d'autres philosophes se sont interrogés sur ce qui permettrait à l'humanité de se réaliser pleinement en recourant à un langage qui laisse parfois penser que des fins sont poursuivies plus ou moins consciemment. J'ai simplement pris acte de la chose, mais aurais-je dû, pour ne pas verser dans une interprétation trop téléologique des philosophies de l'histoire, inclure aussi parmi les philosophes de l'histoire considérés tous les penseurs qui se gardent bien dans leurs réflexions d'attribuer au devenir historique la moindre signification de ce genre? Ici encore, ç'aurait été banaliser fâcheusement ma thèse principale. Puisque mon propos était de montrer l'actualité de la philosophie de l'histoire, la partie aurait été gagnée d'avance s'il s'était simplement agi de montrer que des considérations sur l'histoire de quelque type que ce soit (ou presque) sont encore actuelles de nos jours. Il m'a paru plus pertinent de montrer que notre époque ne pouvait guère plus que les époques antérieures échapper à des réflexions philosophiques qui, à l'instar de celles des philosophes de l'histoire les plus classiques, visent à dégager l'éventuelle *signification* de ce qui serait en train de se passer dans l'histoire.

Toutefois, reconnaître que notre époque ne peut échapper à ce genre de démarche n'est pas entériner les prétentions de ceux qui s'y sont adonnés. Comme je le souligne dès la page 12 de mon livre, attirer l'attention sur l'actualité de cette entreprise, c'est plutôt mettre en garde contre ses dangers potentiels. C'est pourquoi je ne m'aventurerais jamais à dire que la philosophie spéculative de l'histoire permet de comprendre les choses « comme elles se sont effectivement passées ». Ce serait beaucoup trop lui accorder; ce que je dis, par contre, à la page 9 de ce livre, c'est que rendre compte de ce qui s'est effectivement passé de décisif dans l'histoire de l'humanité est bel et bien ce que ces philosophes de l'histoire ont cherché à faire, pour le meilleur ou pour le pire, ajouterais-je volontiers!

Reste qu'une entreprise aussi audacieuse que celle à laquelle ces philosophes se sont livrés ne peut être aisément circonscrite et dissociée des multiples considérations sur l'histoire qui s'y enracinent et lui confèrent des sens toujours renouvelés. C'est sans doute pourquoi, en attirant dans son étude critique l'attention sur la richesse de ces considérations que mon livre, pour des raisons qui tiennent à son objectif propre, a pris le parti d'ignorer, Christian Nadeau a choisi de rappeler combien la philosophie de l'histoire entretient, pour citer sa conclusion, de « nombreuses connexions avec les problèmes les plus fondamentaux de la philosophie ».